

Philosophie du langage et de la connaissance

M. Jacques BOUVERESSE, professeur

A. Cours

Le cours de l'année 2002-2003 a été consacré à la poursuite et à l'achèvement du travail commencé il y a deux ans sur « La perception, la réalité et les apparences ». On a l'habitude de répartir les différentes conceptions qui peuvent être adoptées sur le problème de la nature et de la réalité d'une propriété perceptible comme la couleur sous quatre rubriques principales : l'éliminativisme, le dispositionnalisme, le physicalisme et le primitivisme. L'éliminativisme soutient que les objets physiques ne sont pas réellement colorés et, puisqu'ils nous apparaissent néanmoins indiscutablement comme colorés, cela signifie que l'expérience perceptive ne nous les représente pas tels qu'ils sont et commet sur ce point une erreur. Le physicalisme est la conception selon laquelle les couleurs sont des propriétés physiques dont nous sommes, au moins dans certains cas, en mesure de percevoir de façon véridique que les objets les possèdent. Ces propriétés peuvent être constituées par des dispositions que possèdent les objets à affecter de façon spécifique la lumière incidente ou par les différentes espèces de propriétés microphysiques dans lesquelles sont réalisées les dispositions en question. Le dispositionnalisme identifie la couleur à la disposition qu'ont les objets à susciter chez un sujet percevant doué d'un appareil sensoriel approprié des expériences visuelles d'une certaine sorte (qualifier un objet de « rouge » consiste à le caractériser comme capable de provoquer chez un observateur normal, placé dans des conditions normales, des sensations de rouge). Les couleurs sont donc des qualités secondes, au sens de Locke. Le primitivisme, une position qui est plus rarement mentionnée et plus difficile à définir, les considère, au contraire, comme ayant un statut qui est tout à fait comparable à celui de qualités premières comme les formes. Une de ses formulations les plus acceptables est celle qui consiste à dire que les couleurs, bien qu'elles ne soient pas identiques à des propriétés physiques de quelque espèce que ce soit, sont cependant des propriétés survenantes par rapport à elles.

Une partie importante du cours a été consacrée à une discussion de la théorie dispositionnaliste, et plus précisément aux objections qui ont été formulées contre elle par P. M. S. Hacker dans une perspective wittgensteinienne. Même si McGinn pense que Wittgenstein traite la couleur comme une qualité seconde, il n'est pas du tout certain qu'il l'aie fait et encore moins qu'il ait accepté une distinction du genre de celle qui est faite habituellement entre les qualités premières et les qualités secondes. Hacker pense, au contraire, qu'il a accumulé contre elle, de façon explicite ou implicite, les objections les plus décisives qui soient. Un aspect important de la différence entre les qualités premières et les qualités secondes est que l'attribution d'une qualité seconde comme la couleur à un objet semble dépendre du consensus qui se réalise entre les observateurs, d'une façon qui n'a pas d'équivalent dans le cas des qualités premières. On est tenté de dire qu'un objet rouge est un objet que tous les observateurs normaux qui le regardent dans des conditions normales seront disposés à appeler « rouge ». Et ils seront prêts, bien entendu, à l'appeler ainsi parce que c'est de cette façon qu'il leur apparaîtra. Hacker, à la suite de Wittgenstein, critique sévèrement cette idée qui repose sur une confusion entre le consensus comme présupposé et comme condition de possibilité de l'usage des termes de couleur et le consensus comme critère des jugements de couleur qui sont formulés à propos des objets. Bien loin que ce soit le concept d'observateur normal et de circonstances normales qui permet d'expliquer ce que signifie pour un objet le fait d'avoir une qualité seconde donnée, ce sont les concepts de qualités secondes discernables objectives qui permettent d'appréhender les concepts d'un observateur normal et de conditions d'observation normales. Dans la conception des tests qu'on utilise pour décider si, par exemple, quelqu'un est daltonien, le concept de couleur objective que possèdent les objets est présupposé : les tests ont pour but de vérifier si un objet qui *est* rouge semble également rouge à la personne concernée. L'utilisation première et fondamentale des termes de couleur est et reste celle qui en est faite pour désigner des propriétés objectives des choses du monde extérieur. Leur utilisation pour désigner des propriétés des sensations est secondaire, dérivée et dépendante.

La critique de la conception dispositionnaliste aboutit à la conclusion que les qualités secondes comme la couleur ne sont pas plus subjectives, relatives à l'observateur et dépendantes du consensus dans l'attribution que ne le sont les qualités premières elles-mêmes. Et elles ne sont pas non plus, contrairement à une autre idée plus ou moins reçue, « explicativement vides », en ce sens que 1) elles ne sont pas impliquées dans l'explication causale des interactions que les objets ont les uns avec les autres, et 2) elles n'expliquent pas, alors que les qualités premières le font, la perception que nous avons d'elles. Les qualités secondes peuvent réellement intervenir dans une explication des phénomènes, en plus des propriétés dispositionnelles fondées dans la microstructure des objets, que la science a découvertes. Si on croit le contraire, c'est généralement en vertu du sophisme d'après lequel seules les explications ultimes peuvent être réellement

explicatives. Mais le fait que les couleurs puissent être expliquées à leur tour par la théorie physique ne les empêche nullement de pouvoir intervenir, en tant que telles, dans l'explication causale de phénomènes divers.

Deux questions ont été discutées spécialement dans le cours : 1) En quel sens les qualités secondes sont-elles relatives à la façon dont elles nous apparaissent et y a-t-il une logique de l'apparence qui pourrait et devrait être distinguée de celle de l'être ? et 2) Si les qualités secondes sont des dispositions, peuvent-elles réellement être perçues ? Autrement dit, Hacker a-t-il raison de penser que, si les couleurs étaient de simples puissances, elles ne seraient pas perceptibles ? Selon la théorie dispositionnaliste, la couleur est considérée comme une propriété réelle qui nous est présentée dans l'expérience visuelle, bien qu'elle soit en un certain sens dépendante de cette expérience. Toute la difficulté est de réussir à concilier ces deux aspects. Certaines versions de la théorie ont tendance à concevoir la couleur comme une propriété purement dispositionnelle, ce qui a l'avantage de préserver son objectivité. Même dans l'obscurité, la couleur, comme disposition qu'a la surface de l'objet à produire des sensations de couleur d'une certaine sorte, est toujours là. Mais le problème est que, si la couleur est une disposition pure, elle peut difficilement être en même temps une qualité sensible. Le contenu phénoménal de l'expérience de couleur n'est, en effet, pas représentatif de celui de la disposition qui le produit : les choses rouges apparaissent, dans des conditions normales, rouges, mais elles n'apparaissent pas disposées à apparaître rouges. Par conséquent, ce qui est perçu ne peut être la disposition à apparaître rouge, qui est pourtant censée constituer la couleur rouge.

On peut également formuler le problème de la façon suivante : la couleur peut difficilement être une propriété transparente, si on exige en même temps d'elle qu'elle soit une propriété catégorique, car une comparaison avec le cas de la forme semble nous priver de la possibilité de la traiter comme une propriété catégorique, précisément parce qu'elle est transparente. Et, d'un autre côté, il semble impossible de considérer la couleur comme transparente si elle est une propriété dispositionnelle de l'objet, puisque l'expérience visuelle dont elle est supposée être la cause est certes transparente, mais elle ne nous apprend rien ou à peu près rien sur la nature réelle de sa cause. Pour essayer de clarifier un peu la situation, on a examiné de près la façon dont se comportent les unes par rapport aux autres des caractéristiques comme la dispositionnalité, la catégoricité et la transparence d'une propriété.

La suite du cours a été consacrée essentiellement aux trois questions suivantes. 1) Peut-on défendre, à propos des couleurs, une forme de réalisme du genre de celui que David Hilbert appelle le « réalisme anthropocentrique » ? 2) L'ordre phénoménal des couleurs peut-il être fondé dans la physique des couleurs ? et 3) L'autonomie de la couleur et l'autonomie de la grammaire selon Wittgenstein. David Hilbert soutient que ce n'est pas parce qu'une propriété n'apparaît pas dans les explications causales que donne la science qu'il ne s'agit pas d'une propriété tout à fait réelle et objective. Et il critique également la tendance que

l'on a à confondre l'anthropocentrisme avec la subjectivité. « Certaines espèces d'anthropocentricité sont, dit-il, compatibles avec l'objectivité. » Enfin, il souligne que l'arbitraire ne doit pas non plus être confondu avec la subjectivité, bien que la tentation de les confondre soit également très forte. On répète comme une évidence que notre système visuel d'abord et notre vocabulaire des couleurs ensuite imposent à l'univers des couleurs une structure arbitraire. C'est peut-être vrai, mais cela n'oblige pas à conclure que les divisions qu'ils introduisent sont subjectives.

La thèse fondamentale du livre de Hilbert est que la couleur d'un objet doit être identifiée à ce qu'on appelle sa réflectance spectrale de surface, c'est-à-dire sa disposition à refléter des proportions différentes de lumière à différentes longueurs d'onde. Le réalisme anthropocentrique consiste à soutenir que la perception et le langage des couleurs nous donnent des espèces de couleurs définies de façon anthropocentrique, et non les couleurs réelles. Ils ne nous fournissent qu'une information partielle sur des qualités complètement déterminées (les réflectances de surface) que possèdent les objets. Les trois derniers thèmes qui ont été abordés dans le cours l'ont été essentiellement à cause de la relation qu'ils entretiennent avec la question : jusqu'à quel point est-il possible, en dépit de tout ce qui semble aller en sens contraire et de toutes les théories qui soutiennent le point de vue inverse, de défendre une conception objectiviste et universaliste de propriétés comme la couleur ? C'est déjà par une discussion sur le problème de l'universalisme et du relativisme dans la théorie des couleurs que s'était achevé le cours de l'année dernière. Il en a été de même cette année et on s'est interrogé à nouveau, pour finir, sur le cas de Wittgenstein, dont la position est considérée le plus souvent comme étant celle du relativisme conceptuel et linguistique, sous sa forme la plus explicite et la plus radicale. Mais il est peu probable que ce puisse être sa position réelle. Il y a cependant un problème qui se pose à propos de la façon dont il essaie de concilier et de combiner ce que Jonathan Lear appelle la « posture anthropologique » (qui semble condamnée à être relativiste) et la « posture transcendantale » (qui est par essence universaliste).

Il y a, pourrait-on dire, autour de notre système de représentation des couleurs, notamment à cause de tout ce que nous ont appris l'anthropologie, la sociologie et l'histoire, un certain espace conceptuel pour des façons différentes de traiter la couleur et peut-être même pour d'autres couleurs que celles que nous connaissons. On peut dire du jeu de langage des couleurs, comme Wittgenstein le dit de celui de la mesure, qu'il est constitué partiellement par nos intérêts, nos pratiques et nos coutumes. Et on conclut de cela que des êtres qui ont des intérêts, des pratiques et des coutumes différents peuvent avoir aussi des couleurs différentes. Ce qui conduit finalement à l'idée que les objets n'ont pas de couleurs réelles, mais seulement les couleurs que, compte tenu du système des couleurs que nous avons adopté, ils ont pour nous. Il n'y a donc tout simplement pas de faits, si ce n'est des faits anthropologiques, sociologiques et historiques, concer-

nant la couleur. Mais cette inférence est évidemment fautive et s'il y a un philosophe qui n'était pas prêt à accepter la conclusion qu'elle semble autoriser, c'est bien Wittgenstein.

B. Séminaire

Le séminaire de cette année portait sur le thème « Temps, récit et fiction ». Son objectif principal était une interrogation sur les relations exactes que le roman entretient avec la question de la temporalité. Le problème du temps est-il, comme Ricoeur nous incite à le croire, le problème central du roman et le roman ne remplit-il pleinement sa fonction que lorsqu'il conduit à un approfondissement de notre expérience temporelle ? La réponse à cette question ne semble pouvoir être positive que si on pratique ce que Wittgenstein appelait la « diététique unilatérale », autrement dit, ne nourrit sa pensée que de l'examen d'une catégorie bien déterminée de romans. S'il est vrai que tout roman cherche à résoudre un problème d'une certaine sorte et que, pour certains romans, ce problème est effectivement celui du temps, il n'y a pas de raison de considérer que c'est le cas de tous les romans. Si l'on en croit Ricoeur, le roman est capable d'apporter une solution d'un certain type aux apories philosophiques concernant le temps, en particulier celles de la théorie phénoménologique. « Dire le temps » est ce que la philosophie cherche à faire et échoue à faire, alors que le roman y parvient d'une certaine façon en utilisant des moyens différents et probablement plus appropriés. On a émis également, dans les exposés et les discussions du séminaire, des réticences et des doutes sérieux à propos de cette suggestion. D'une part, elle accorde un privilège un peu abusif et même une quasi-exclusivité assez contestable à la théorie phénoménologique du temps, qui est la seule à être prise réellement au sérieux. D'autre part, on peut penser que, si un problème est réellement philosophique, il ne peut être résolu que philosophiquement. Enfin, on s'est interrogé sur le sens et l'acceptabilité de l'idée que le récit raconte en quelque sorte le temps et que le temps n'a de réalité qu'en tant qu'il est raconté.

« ... L'enjeu ultime aussi bien de l'identité structurale de la fonction narrative que de l'exigence de vérité de toute œuvre narrative, c'est, écrit Ricoeur, le caractère *temporel* de l'expérience humaine. Le monde déployé par toute œuvre narrative est toujours un monde temporel. Ou, comme il sera souvent répété au cours de cet ouvrage [*Temps et récit*] : le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle. » Dire que le monde déployé par toute œuvre narrative est par essence temporel n'est cependant pas dire grand-chose, pour la raison suivante : si le temps est, comme on peut le penser, la forme de l'événement, en tant que tel, et si le récit décrit ou plus exactement raconte des événements, c'est une propriété formelle ou logique, et non une propriété substantielle, qu'on lui attribue en disant que le monde qu'il déploie est toujours temporel. Et, pour ce qui est de l'idée que le récit n'est

significatif que dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle, on peut être tenté d'objecter ou bien que cela revient à dire que le récit n'est significatif que dans la mesure où il est un récit, ou bien qu'il y a de nombreuses façons pour un récit d'être significatif et qu'elles n'ont pas nécessairement un rapport avec ce qu'il peut faire pour approfondir ou enrichir notre expérience temporelle ou modifier le rapport que nous entretenons avec le temps. Dire que l'enjeu ultime de *toute* exigence de vérité de l'œuvre narrative semble être le caractère temporel de l'expérience humaine semble, en tout cas, une assertion très arbitraire, que les arguments développés par Ricoeur et les exemples qu'il utilise ne réussissent pas à justifier. Un roman peut, semble-t-il, être vrai à propos d'une multitude d'autres choses et de bien d'autres façons.

Ricoeur exprime aussi sa thèse de façon un peu différente en disant que : « Le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé sur un mode narratif ; et (...) le récit atteint sa signification plénière quand il devient une condition de l'existence temporelle ». La deuxième affirmation soulève évidemment des problèmes considérables à propos de ce qu'il faut entendre par « signification plénière », qui semble conférer un statut de paradigme de ce que doit être un récit en général à une espèce particulière de récit, et à propos de ce que signifie l'expression « condition de l'expérience temporelle ». Comme on l'a dit, le fait qu'il y ait des romans dont on peut dire qu'ils ont pour objet une interrogation explicite ou implicite sur la nature de l'expérience temporelle ne signifie pas que le temps soit l'objet du roman. Il est vrai également que, puisque le roman cherche à créer une apparence de réalité, il doit comporter tous les ingrédients qui sont constitutifs de l'idée de réalité, et donc créer également une apparence de temporalité et de spatialité. Dans la mesure où l'histoire qu'il raconte est une histoire qui n'a pas eu lieu, on peut dire, si l'on veut, qu'elle se passe dans un temps fictif et un espace fictif, autrement dit un temps et un espace qui n'existent que pour autant qu'ils sont narrés. « Il serait cependant inexact, dit Käte Hamburger, de considérer que toute mention d'aspects temporels dans la littérature narrative (ou encore, dramatique) relève d'une "mise en forme du temps". Puisque les événements, l'action, la vie s'accomplissent dans le temps, il y a des indications temporelles qui sont données dans le cours de l'action sans être plus significatives, plus thématiques que, par exemple, des indications de direction dans le cas de l'espace. » Käte Hamburger semble, sur ce point, plus proche de la vérité que Ricoeur.

Avant de se lancer dans une discussion réelle de la théorie de Ricoeur, on a commencé, cependant, par une réflexion sur des questions classiques comme celle de la distinction entre la réalité et la fiction, et celle de la vérité, de l'illusion et du mensonge dans la littérature de fiction. Pour cela, on a consacré plusieurs séances à l'examen des conceptions de deux auteurs, malheureusement un peu oubliés, qui ont joué un rôle de pionniers dans l'histoire de la théorie des fictions, à savoir Jeremy Bentham et Hans Vaihinger. Ni Bentham ni Vaihinger n'accordent une attention particulière au cas de la fiction poétique et littéraire,

qui ne pose pour eux aucun problème spécial. On peut se demander pourquoi elle ne suscite pas davantage d'intérêt de leur part et également si le genre de théorie qu'ils développent à propos du statut des fictions en général permet de traiter correctement les fictions que produit la littérature. La réponse est probablement négative.

Aussi bien Bentham que Vaihinger sont conscients d'une sorte d'omniprésence de la fiction, dans le langage ordinaire, dans la science, dans la morale et dans l'action. Mais aucun des deux ne trouve particulièrement problématique la distinction entre le discours à prétention réaliste et le discours fictionnel, et ne songe à mettre en question la pertinence d'une distinction de cette sorte. On a examiné les raisons qui ont amené la critique et la théorie littéraire contemporaines, du structuralisme au post-modernisme en passant par le déconstructionnisme, à suspecter la faisabilité et la légitimité de la distinction elle-même. Aucune d'entre elles ne semble réellement convaincante et certaines sont franchement sophistiquées. Sur ce point, on ne peut que donner raison à Ricoeur, qui a pris parti contre la signification globalisante du terme « fiction », considéré comme synonyme de récit en général, et s'est prononcé en faveur de l'utilisation du mot dans un sens plus restreint, qui est celui de récit non référentiel. Ricoeur refuse à juste titre l'identification entre configuration narrative et fiction, en dépit du fait que ce qu'il appelle l'« acte configurant » est une opération de l'imagination productrice, au sens kantien du terme. Il choisit de réserver le terme de « fiction » pour celles des créations littéraires qui ignorent l'ambition qu'a le récit historique de raconter une histoire vraie. « Si, en effet, dit-il, nous tenons pour synonymes configuration et fiction, nous n'avons plus de terme disponible pour rendre compte d'un rapport différent entre les deux modes narratifs et la question de la vérité. » Mais les théoriciens auxquels s'oppose, sur ce point, Ricoeur ne pensent probablement pas que le rapport soit différent ou même simplement qu'il y ait un rapport de ce genre à considérer. Certains semblent même aller jusqu'à traiter plus ou moins comme une sorte de contradiction dans les termes l'idée d'une « histoire vraie ».

On a discuté le problème de la vérité et de la fausseté de la fiction en prenant comme fil conducteur les cinq thèses défendues par Nelson Goodman : (1) Toute fiction est une fausseté littérale et littéraire. (2) Néanmoins certaines fictions sont vraies. (3) La vérité de la fiction n'a rien à voir avec le réalisme. (4) Il n'y a pas de mondes fictifs. (5) Toute fausseté littérale et littéraire n'est pas une fiction. On s'est attardé un peu sur les problèmes que pose la notion de « vérité métaphorique » et sur la thèse (4), qui soulève la question de savoir comment la fiction peut être vraie sans avoir besoin pour cela de porter sur le monde réel ou même sur un monde fictif. Si l'on en croit Goodman : « Les œuvres de fiction, nous dit-on souvent, portent sur des mondes fictifs. Mais, à strictement parler, la fiction ne peut pas porter sur quoi que ce soit de non réel, puisqu'il n'y a rien de non réel, pas de mondes qui soient seulement-possibles ou impossibles ; car dire qu'il y a quelque chose de fictif, mais non réel, revient à dire

qu'il y a quelque chose de tel qu'il n'y a pas de chose de cette sorte. (...). La fiction, aussi fausse ou éloignée de la réalité qu'elle puisse être, porte donc sur ce qui est réel quand elle porte simplement sur quoi que ce soit. Il n'y a pas de mondes fictifs. Le littéraire à qui cette privation fait de la peine peut être ou ne pas être réconforté quand j'ajoute qu'il n'y a pas non plus une chose telle que le monde réel. Puisqu'il y a des vérités conflictuelles, il y a un bon nombre de mondes, s'il y en a, mais rien de tel que *le* monde. » On peut être d'accord avec Goodman sur le fait qu'il n'y a pas de mondes fictifs, en plus du monde réel, mais il est plus difficile de lui donner raison quand il affirme qu'il n'y a pas non plus de monde réel.

Les dernières séances du séminaire ont été consacrées à un exposé et une discussion des conceptions à la fois très novatrices et très controversées qui ont été défendues par Käte Hamburger dans *Logik der Dichtung* (traduit en français sous le titre, *La Logique des genres littéraires*) et à une confrontation entre sa position et celle d'auteurs comme Searle, Genette et d'autres. On s'est interrogé sur le degré de confiance que l'on peut accorder aux « indices de fictionnalité » qui ont été recensés par elle et par d'autres pour distinguer entre le récit réaliste et le récit fictionnel et sur la question de savoir si le dualisme *récit référentiel/ récit de fiction* ne pourrait pas être remplacé, un peu comme certains ont proposé de le faire pour la distinction *analytique/synthétique*, par une forme de « gradualisme pragmatique ». Pour finir, on est revenu au problème que soulève une théorie comme celle qui est défendue par Ricoeur à propos des relations entre temps et récit, à travers un examen du mode de fonctionnement des indices temporels dans la narration fictionnelle et de ce qu'on peut appeler l'« atemporalité » du récit de fiction selon Käte Hamburger. Au travail accompli cette année ont contribué pour une part importante, par des exposés en tous points remarquables et suivis de discussions très animées et éclairantes, trois conférenciers invités. Le 12 mars 2003, Jérôme Pelletier (Université de Brest, Institut Jean Nicod) a parlé sur « Deux conceptions de l'interprétation des récits de fiction », le 2 avril Jean-Marie Schaeffer (EHESS) sur « Fiction, immersion, croyance » et le 23 avril Anne-Élisabeth Halpern (Université de Reims) sur la question « Que narre la poésie dans un monde fou ? » En raison du grand nombre de questions importantes qui n'ont pu être abordées que de façon plus ou moins sommaire, le séminaire se poursuivra l'année prochaine sur le même thème.

PUBLICATIONS

A. Ouvrages

— *Essais III, Wittgenstein et les sortilèges du langage*, Éditions Agone, Marseille, 2003.

— *Philosophies de la perception*, sous la direction de Jacques Bouveresse et Jean-Jacques Rosat, Éditions Odile Jacob (Collection « Collège de France »),

Paris, 2003 (Actes du séminaire 2001-2002 ; contributions de Louis Allix, Jocelyn Benoist, Alain Berthoz, Christiane Chauviré, François Clementz, Jérôme Dokic, Pascal Engel, Sandra Laugier, Jean-Maurice Monnoyer, Élisabeth Pacherie et Jean Petitot.

— *Langage, perception et réalité*, tome 2, Physique, phénoménologie et grammaire, Éditions Jacqueline Chambon, Nîmes, à paraître (printemps 2004).

B. Articles et conférences

— « Robert Musil, la tâche de la littérature et la fonction sociale de l'écrivain », communication au colloque sur « La philosophie entre la littérature et les sciences sociales » (Université Paris I, 26 octobre 2002), à paraître (2003).

— « Scepticisme, règles et langage », conférence donnée à l'Association Française de Psychiatrie le 18 novembre 2002, à paraître dans le *Bulletin de l'Association Française de Psychiatrie* (2003).

— « Littérature et connaissance », communication au colloque organisé par le Centre Marc Bloch de Strasbourg sur « Littérature et théorie de la connaissance (1890-1930) », 21 novembre 2002 (à paraître).

— « Littérature, connaissance et philosophie morale », conférence donnée à l'Institut Français d'Athènes, 28 novembre 2002, à paraître en édition bilingue (2004).

— « Qu'est-ce qu'un problème philosophique ? », conférence donnée au Département de philosophie de l'Université d'Athènes, 29 novembre 2002 (à paraître).

— « Le problème de la presse : l'actualité de Karl Kraus », conférence donnée dans le cadre des Comités locaux d'ATTAC, Paris XV^e et Hauts de Seine, 28 janvier 2003.

— « Wittgenstein et la musique », à paraître dans le numéro spécial de la revue *Europe* consacré à Wittgenstein (2004).

— « Les chemins de la religion », à paraître dans le numéro spécial de la revue *Europe* consacré à Wittgenstein (2004).

— « Y a-t-il une logique des couleurs ? », in *Philosophies de la perception : phénoménologie, grammaire, sciences cognitives*, sous la direction de J. Bouveresse et J. J. Rosat, Éditions Odile Jacob, 2003.

— « Ludwig Boltzmann et le problème du réalisme scientifique », Conférence donnée au Colloque franco-finlandais de philosophie des sciences (Institut finlandais, 14-15 mars 2003).

— Contribution à la table ronde « Peut-il y avoir des intellectuels sans polémique ? » (avec Hans Manfred Bock, Joseph Jurt, Valérie Robert, Hansgerd Schulte et Françoise Waquet) dans le cadre du Colloque « Polémiques et controverses entre intellectuels dans l'espace germanophone » (Université Paris III, 21 mars 2003).